

tialité qu'on pourrait presque l'en blâmer. L'éclat du pontificat suivant a un peu rejeté le sien dans l'ombre; il était nécessaire de le remettre en lumière et de montrer à quel point Eugène IV a été le précurseur de Nicolas V.

## CHAPITRE VIII

### NICOLAS V ET LES ARTS

Ce fut la Renaissance elle-même qui prit possession du trône pontifical lorsque l'un de ses plus éminents représentants, Thomas Parentucelli, devint le pape Nicolas V. Tout dans le passé de ce successeur d'Eugène IV le désignait à l'admiration des lettrés et des savants. Fils <sup>1</sup> d'un pauvre médecin de Sarzane qu'il perdit tout enfant, il avait connu, dès son plus jeune âge, la misère. Il l'avait acceptée vaillamment. Ses études littéraires terminées à Bologne, en 1417, il était allé chercher à Florence le travail qui devait soutenir sa famille et lui permettre à lui-même de poursuivre sa formation intellectuelle. Ce fut une heureuse inspiration qui le conduisit dans cette cité, la plus cultivée de l'Italie de ce temps. La Providence mit le pauvre étudiant en rapports avec les représentants les plus délicats de cette haute société florentine, Palla Strozzi et Rinaldo Albizzi <sup>2</sup>. Précepteur de leurs fils, il ne trouva pas seulement dans leurs splendides palais une vie agréable et facile : il s'y affina au con-

1. Ces renseignements sur la vie de Thomas de Sarzane avant 1447 sont tirés de sa biographie par Vespasiano.

2. VESPASIANO, *Noferi Strozzi*.

tact des œuvres d'art et surtout, il entra en relations avec les savants et les lettrés, les latinistes et les hellénistes qui s'y rendaient non seulement de l'Italie, mais encore des villes lointaines de l'Orient. Dans leur nombre se trouvait le célèbre Manuel Chrysoloras que Palla avait fait venir de Constantinople et qui fut l'un des grands initiateurs des études helléniques en Italie. A cette école, Thomas de Sarzane reçut la culture grecque qui devait le mettre en évidence parmi les humanistes. Chez Albizzi et chez Strozzi, il trouva aussi des livres en abondance; il en copia plusieurs pour son usage personnel. Ce fut alors sans doute qu'il étudia pour la première fois les savants et les philosophes de l'Hellade, Platon, Aristote, Plutarque, Ptolémée dont les œuvres avaient été achetées à l'Orient par ces généreux Florentins. Il vécut deux ans dans ce milieu lettré. L'argent qu'il y gagna, lui permit de retourner à Bologne pour y continuer ses études (1419); mais il conserva pour ses premiers protecteurs la plus vive reconnaissance. Il le prouva plus tard lorsque, devenu pape, il vint en aide aux Strozzi et aux Albizzi que les vicissitudes politiques avaient précipités dans l'exil et la misère.

A Bologne, il fit ses études de théologie et, au bout de trois ans, il reçut le grade de maître (1422). Il conçut alors un goût très vif pour l'Écriture Sainte: « il savait par cœur la Bible tout entière, déclare Vespasiano, et il la citait toujours avec à-propos. » Il s'éprit aussi des Pères de l'Église, en particulier de saint Augustin: « Alors qu'il n'était qu'un pauvre maître en théologie, les œuvres de ce Père, en douze volumes soigneusement reliés, formaient déjà l'ornement de sa bibliothèque, et il commençait à collectionner, avec une ardeur infatigable, les manuscrits

des lettres de ce grand docteur<sup>1</sup>. » Il se familiarisait avec la scolastique, encore enseignée dans les Universités et en particulier à Bologne. Vespasiano nous dit qu'il « étudia entièrement le Maître des sentences avec tous ses commentateurs; car là où l'un manquait, l'autre le suppléait ». Enfin il se tenait au courant du mouvement des esprits de son temps: « il connaissait à merveille les savants modernes ». Il s'intéressait à toutes sortes de questions et aux sciences les plus variées, pouvant causer tour à tour de géographie et de politique, de mathématiques et d'histoire, de médecine et de littérature, de droit et de théologie. Il était à peine dans sa vingt-cinquième année et il avait déjà cette culture encyclopédique, embrassant à la fois les lettres, les sciences et les arts, qui a été, pendant la Renaissance, la marque des grands esprits. Remarquons toutefois combien elle était harmonieusement distribuée: humaniste, Thomas l'était au plus haut degré, et cependant, loin de s'enfermer dans un amour étroit de l'antiquité, il apprenait la Bible, faisait de saint Augustin son maître préféré et se mettait à l'école des scolastiques. Latiniste, il l'avait été dès sa plus tendre jeunesse et en même temps il devançait son temps dans la connaissance du grec. Son intelligence fondait ensemble l'antiquité et le christianisme, Rome et la Grèce, les lettres et les arts, les sciences profanes et les sciences sacrées.

Il offrit tout cela à Dieu en se faisant prêtre. En 1422, il reçut les ordres sacrés de Nicolas Albergati, évêque de Bologne. Aussi instruit que pieux, ce saint prélat ne tarda pas à reconnaître les mérites de Thomas et il l'attacha à sa personne comme intendant et secré-

1. PASTOR, II, 20.

taire. Pendant plus de vingt ans, de 1422 à 1443, année de la mort d'Albergati, maître Thomas resta à son service, lui témoignant un dévouement sans bornes et une affection vraiment filiale, dirigeant sa maison, l'accompagnant dans ses missions diplomatiques, le soignant dans ses maladies, mais surtout profitant des exemples héroïques de vertus que ne cessait de lui donner, au milieu des souffrances, ce religieux devenu cardinal. Dans cette nouvelle situation, maître Thomas put, dans une certaine mesure, donner libre carrière à son goût pour les constructions, les livres et les hommes d'esprit. Intendant d'Albergati, il fit réédifier en son nom le palais épiscopal de Bologne et se servit des ressources dont il disposait pour réunir dans sa bibliothèque de nombreux manuscrits; « il avait des livres sur tous les sujets... tous, exécutés exprès pour lui et avec la plus grande méthode... Tout ce qu'il pouvait avoir, il le dépensait en livres ».

Comme Pogge, il profita des voyages qu'il fit à l'étranger, à la suite d'Albergati, pour entreprendre des recherches dans les bibliothèques et y découvrir des œuvres théologiques ou littéraires jusqu'alors ignorées, qu'il emportait comme un trésor en Italie. Parmi ces trouvailles, Vespasiano mentionne les sermons du pape saint Léon et les Commentaires de saint Thomas sur l'Évangile de saint Matthieu. Il oublie la plus importante de ces découvertes, celle des œuvres de Tertullien. Ces livres qu'il réunissait avec tant de soin, il ne les traitait pas en simple collectionneur; « il y en avait peu qu'il n'eût étudiés et annotés de sa main; car il avait une écriture fort belle, tenant le milieu entre l'antique et la moderne... A la bibliothèque du Saint-Esprit, se trouve un livre qu'il donna aux religieux; c'est le Traité de saint Augustin contre Julien le Pélagien et d'autres

hérétiques: il est annoté de sa main de cette écriture dont je viens de parler ».

Lorsque, à la suite de ses légations en France, Nicolas Albergati eut été nommé cardinal par Martin V, il dut faire des séjours plus nombreux et plus longs à la cour pontificale; dans ces circonstances, il se faisait toujours accompagner de son fidèle secrétaire. Ce fut ainsi qu'après une absence de quinze ans, Thomas de Sarzane revint, en 1433, à Florence<sup>1</sup>. Il vécut alors dans l'intimité de ces humanistes qui faisaient l'ornement de cette cité et de la cour romaine. « Soir et matin, Léonard et Charles d'Arezzo, Giannozzo Manetti, Jean Aurispa, Gaspard de Bologne, Pogge et d'autres savants en grand nombre avaient coutume de se réunir en plein air près du palais du pape, pour y causer amicalement sur des questions de littérature. Thomas Parentucelli était assidu à ces réunions. Ordinairement, il s'y rendait après avoir ramené son cardinal chez lui et on le voyait arriver à la hâte, monté sur un mulet et accompagné de deux serviteurs. A peine descendu, il entrait avec vivacité dans la discussion commencée par ces beaux esprits<sup>2</sup>. » Il assistait aussi aux séances qui se tenaient au couvent du Saint-Esprit et où l'on traitait plutôt des questions philosophiques et théologiques. Humaniste avec Pogge et ses autres compagnons, il était théologien au Saint-Esprit avec les religieux et le pieux Vangelista de Pise. Bientôt après, aux conciles de Ferrare et de Florence, il trouva d'excellentes occasions de mettre ses connaissances si variées au service de l'Église; possédant la langue grecque presque autant que la latine, versé dans

1. La curie résidait à Florence depuis la révolte qui avait chassé Eugène IV de Rome en 1433.

2. PASTOR, II, 13.

la connaissance des Pères grecs et de la scolastique, il fut capable d'argumenter <sup>1</sup> avec succès au nom des Latins contre les Grecs et d'offrir à ces derniers la lutte sur leur propre terrain. Aussi Eugène IV le mit-il au premier rang des docteurs qui avaient pour mission de proclamer et de défendre, en face des Orientaux, les droits et la doctrine du siège apostolique : « Dans toutes ces discussions, dit Vespasiano, maître Thomas se trouvait du côté des Latins... il était des plus estimés pour la connaissance universelle qu'il avait de l'Écriture sainte, des docteurs anciens et modernes. Eugène IV lui confia le soin d'argumenter contre les trois nations <sup>2</sup>... et deux fois par jour maître Thomas discutait avec elles. » Le pape sut récompenser une si grande science mise au service de l'Église romaine. En 1443, il le nomma sous-diacre apostolique et sous-camérier, manifestant ainsi son intention de l'attirer à la curie et de l'attacher à sa personne; mais Thomas ne voulait pas échanger, même contre une vie brillante, la vie austère qu'il menait auprès de son évêque perclus. Après la mort d'Albergati, Eugène IV éleva rapidement Parentucelli aux plus hautes dignités : en 1444, il lui attribuait le siège vacant de Bologne; en 1446, il lui confiait une mission difficile auprès de princes allemands et à son retour, à la fin de décembre de la même année, il lui donnait le chapeau de cardinal.

Avant même de le compter parmi ses membres, le Sacré-Collège avait témoigné à Thomas de Sarzane la plus grande estime; il lui en donna de nouvelles preuves lorsque, après la mort d'Eugène IV, le 23 février 1447, il

1. Il se servit pourtant, pour argumenter, d'interprètes, n'osant pas parler le grec en plein concile.

2. Les Grecs, les Arméniens et les Éthiopiens qui assistaient au concile.

lui confia l'oraison funèbre du pape, et surtout lorsque après un court conclave de deux jours (4 mars-6 mars 1447), il l'appela à lui succéder. Cette élection, déclara le cardinal Colonna en la proclamant, avait eu lieu à l'unanimité et le cardinal de Portugal affirmait que l'intervention de Dieu y avait été visible. Elle fournit à l'élu une occasion unique de montrer sa modestie et sa délicatesse : voulant en quelque sorte rappeler l'humilité de son passé et glorifier une fois de plus le pieux Nicolas Albergati, il déclara prendre, en souvenir de lui, le nom de Nicolas V.

Ce fut dans le monde des humanistes une explosion de joie quand on y apprit que l'un d'eux venait de ceindre la tiare. A Venise, François Barbaro salua les débuts d'un âge d'or où l'on verrait la sagesse s'asseoir sur les trônes des rois <sup>1</sup> et dans la lettre de félicitation qu'il écrivait au nouvel élu, Pogge lui disait toutes les grandes choses qu'on attendait de lui <sup>2</sup> : « A vous seul reviennent la charge et l'honneur de rendre à la science son antique dignité et son ancien éclat; à vous de faire revivre les arts les plus nobles. » Pour être agréable à ce pape lettré, les princes et les républiques de l'Italie composèrent d'humanistes les ambassades qui devaient le complimenter en leur nom; Milan lui envoya Guiniforte Barzizza, qui, depuis 1435, enseignait la langue latine dans la chaire de son père. Alphonse, roi de Naples, lui députa le fameux Beccadelli le Panormite : se souvenant des séjours que le nouveau pape avait faits à Florence et de la prédilection qu'il lui conservait, la République florentine lui envoya une ambassade d'élite; les noms illustres d'Acciaiuoli, d'Alessandri, de

1. PASTOR, II, 152.

2. *Opera*, p. 291.

Pierre de Médicis, de Neri, de Gino Capponi y représentaient les riches patriciens à l'esprit cultivé; l'humanisme y brillait avec Giannozzo Manetti, l'un des membres les plus assidus des Académies, Vespasiano da Bisticci, le libraire dont la boutique était le lieu de rendez-vous de toute la société lettrée et chez lequel maître Thomas avait passé lui-même tant d'heures délicieuses. Faut-il s'étonner qu'aussi bien recrutée, l'ambassade de Médicis ait reçu de Nicolas V un accueil tout particulièrement aimable et flatteur <sup>1</sup>?

Les audiences solennelles qui furent données pour ces réceptions furent de vraies séances académiques. Les humanistes qui portèrent la parole, firent étalage dans leurs discours de toute leur éloquence et de tout leur savoir. Giannozzo Manetti prononça une harangue qui dura cinq quarts d'heure et qu'il parsema de toutes les fleurs de la rhétorique <sup>2</sup>. Le pape, de son côté, se mit en frais d'éloquence et saisit l'occasion de montrer au monde la valeur littéraire de celui qui venait de s'asseoir sur la chaire de saint Pierre. Il écoutait les orateurs avec un tel recueillement qu'il semblait dormir, mais lorsque le moment était venu pour lui de parler, il se levait, et, à la surprise générale, répondait point par point, en une belle improvisation, aux discours qui venaient d'être prononcés. Dès lors, on se disait « que Rome possédait un pape sans égal sous le rapport de l'esprit, de la science, de l'affabilité et de la largeur des idées; et ce furent effectivement ces qualités qui gagnèrent à Nicolas V la faveur de l'opinion publique ». Avec lui, l'Église

1. Elle fut reçue dans la salle du consistoire, jusqu'alors réservée aux empereurs et aux rois.

2. VESPASIANO, *Commentario della vita di Giannozzo Manetti*, p. 37-47.

romaine s'unissait si intimement à la Renaissance qu'il devenait impossible de les distinguer.

Lorsque, avant de devenir l'évêque des évêques, Thomas de Sarzane n'était encore « qu'un humble sonneur de cloches <sup>1</sup> », il avait déjà coutume de dire que si jamais il avait à sa disposition de fortes sommes d'argent, il les consacrerait à des constructions et à des livres. Devenu pape, il en eut le pouvoir. Pacifié depuis plusieurs années, l'État pontifical n'exigeait plus, pour sa défense, les sacrifices du temps d'Eugène IV; d'autre part, le jubilé de 1450, en attirant à Rome des foules « aussi innombrables que des peuples de fourmis », fit affluer dans les caisses du Vatican des sommes si considérables que Nicolas V put donner libre cours à sa générosité naturelle et à sa passion pour les arts et pour les livres.

Si nous en croyons Manetti <sup>2</sup> et Nicolas V lui-même <sup>3</sup>, le nouveau pape avait la ferme intention d'ordonner à Rome et dans ses États une série de grands travaux. Il était temps d'en finir avec les rebelles et les brigands qui trop longtemps avaient été les maîtres des routes; pour rendre les communications faciles et sûres, il fallait élargir et multiplier les voies, et surtout les faire garder par tout un système de châteaux forts et de citadelles. A ses habitants et aux étrangers qui venaient la visiter Rome devait assurer la sécurité et l'hygiène; par la beauté de ses monuments et la sainteté de ses églises, elle devait satisfaire leurs goûts artistiques et leur piété.

Pour assurer à sa capitale ces avantages matériels et moraux, Nicolas V avait résolu de lui faire subir

1. C'est ainsi qu'il s'appelait lui-même.

2. MANETTI ap. MURATORI, III, II, 929.

3. Testament de Nicolas V ap. MURATORI, III, II, 949.

d'importantes transformations. Il voulait entièrement restaurer les portes et les murs de la cité, les ponts stratégiques tels que le *ponte Molle* et le pont Saint-Ange sur le Tibre, le *ponte Salaro* et le *ponte Nomentano* sur l'Anio, et surtout le fort Saint-Ange qui était la citadelle de Rome et commandait plus particulièrement le quartier apostolique du Borgo. Malgré les efforts des deux pontificats précédents, les églises stationales n'avaient pas été toutes réparées; pour éviter aux yeux des pèlerins, surtout pendant le jubilé de 1450, d'être scandalisés par l'abandon où elles se trouvaient encore, il fallait les remettre à neuf et en faciliter l'accès en réparant et élargissant les voies qui y conduisaient. Le quartier du Borgo, qui s'étendait du pont Saint-Ange au Vatican, de la rive droite du Tibre aux fortifications, devait être réservé pour la résidence du pape et des dignitaires de la curie. Entouré d'une enceinte spéciale, fermé à des heures fixes, il devait être la ville papale par excellence et comme le sanctuaire pontifical. Partant du pont Saint-Ange, trois rues bordées de portiques devaient converger sur la basilique vaticane, centre de la cité Léonine. Là se seraient succédé avec les boutiques des différents corps de métiers les palais de tout le personnel administratif. Ces rues devaient déboucher sur une grande place, servant d'immense parvis à Saint-Pierre, et devant être limitée à droite par le palais apostolique, à gauche par les habitations du clergé. En son milieu, devait se dresser un monument à la gloire de Dieu et de l'Église.

A l'extrémité de cette place aurait été élevée la basilique de Saint-Pierre, reconstruite dans des proportions gigantesques. Le palais du Vatican aurait été entièrement refait et disposé de telle sorte que le rez-de-chaussée, avec ses portiques, ses jardins, ses eaux

vives et ses vergers, fût la résidence d'été, le premier étage celle d'hiver, l'étage supérieur celle du printemps et de l'automne; que des quartiers spéciaux y fussent réservés aux cardinaux, aux services de l'administration, au conclave, aux archives, à la bibliothèque et des salles magnifiques aux réceptions solennelles. Un cimetière, placé derrière l'abside de la basilique, devait recevoir, pour leur dernier sommeil, tous les papes.

Tel fut le plan grandiose des travaux que Nicolas V voulut faire exécuter, comme il l'exposa lui-même aux cardinaux, à son lit de mort. Il excita l'enthousiasme des contemporains. Manetti, Palmieri, Silvius Piccolomini y voyaient la preuve manifeste de la largeur d'esprit et de la grandeur d'âme de son auteur<sup>1</sup>. Cependant, dans son histoire, saint Antonin de Florence semble le trouver démesuré lorsque, portant un jugement d'ensemble sur Nicolas V, il lui reproche de n'avoir rien terminé pour avoir trop embrassé. Reconnaissons toutefois que si, pendant son court pontificat de huit ans, Nicolas V ne parvint pas à exécuter un si vaste programme, il a du moins déployé beaucoup d'activité et laissé après lui de nombreuses preuves de ses goûts esthétiques. Il eut aussi le mérite de grouper autour de lui les artistes les plus renommés de l'Italie et de leur commander des œuvres assez considérables pour imprimer à la Renaissance un nouvel élan.

Dominant l'une des vallées qui mettent en communication le Tibre avec l'Arno, les États romains avec la Toscane, la ville d'Orvieto avait une importance stratégique; on l'avait bien vu pendant les guerres que,

1. MANETTI, *op. cit.*, *loc. cit.* — PALMIERI, (ap. TARTINI *Rerum italicarum scriptores*, I, 243). — ÆNEAS SILVIUS PICCOLOMINI, *Europa* (éd. 1571), p. 438.

sous le pontificat précédent, le cardinal Vitelleschi avait soutenues contre les préfets de Vico et François Sforza. Déjà, au XIV<sup>e</sup> siècle, le cardinal Albornoz y avait élevé la citadelle qui commande le cours du Paglia. Soit qu'elle fût en partie ruinée, soit qu'il voulût en accroître la solidité, Nicolas V y fit faire des travaux auxquels présida l'ancien gouverneur du château Saint-Ange, Antonio di Rido (1450-1451)<sup>1</sup>. En même temps, fut réparé le palais apostolique que les papes du XIII<sup>e</sup> siècle avaient élevé à côté de la cathédrale et qui leur avait souvent servi de résidence. D'après le témoignage de Manetti, la citadelle était gigantesque, le palais splendide et entouré de fossés profonds; le tout formait un ensemble qui méritait d'être vu pour sa magnificence. Non loin de là, se dressait, au pied du Soracte, la ville de Civita-Castellana, commandant les routes entre la Méditerranée et le Tibre moyen: Nicolas V y fit refaire plus du tiers de l'enceinte. Narni et Spolète surveillent les passages des Apennins entre Rome et l'Ombrie: Nicolas V répara la citadelle de Narni et fit exécuter pour celle de Spolète des travaux encore plus sérieux: les salles de réception et les appartements qu'elle renfermait, furent richement décorés. A Assise, les murs du couvent fortifié de Saint-François, qui avaient subi plusieurs fois depuis le grand schisme l'assaut des factions, étaient en ruines: il les fit réparer. Pendant l'été de 1450, alors que Rome était désolée par la peste, le pape se réfugia, avec sa cour, dans les hauteurs salubres des Apennins, à Fabriano. Il en profita pour construire un mur d'enceinte, agrandir la place principale, refaire

1. Müntz, *Les Arts, etc.*, I, 162, auquel nous empruntons la plupart des détails qui suivent.

le palais pontifical de la ville et exécuter des réparations dans les églises Saint-Venant et Saint-François. La ville de Civita-Vecchia était le port militaire de l'état pontifical; de là partaient les routes qui, du littoral, pénétraient dans le plateau toscan: deux architectes lombards, maîtres Stefano di Giovanni et Giovanni di Giorgio, furent chargés, en 1452, d'y refaire les murailles; ils y élevèrent, dit Manetti, « des constructions grandes et magnifiques ». Quoique déjà ensablé, le port d'Ostie pouvait encore rivaliser avec celui de Civita-Vecchia; c'était la clef du Tibre et il protégeait Rome contre toute attaque maritime: de 1451 à 1454, Nicolas V en fit réparer les tours et les fossés, qui portent encore de nos jours son écusson; en même temps on remit à neuf le clocher, l'intérieur de la cathédrale et la saline.

Aux abords immédiats de Rome, son activité se fit sentir encore davantage: c'est par le *ponte Molle* que passait le Tibre pour entrer dans la ville; or, depuis Innocent VII, ce pont, d'une si réelle valeur stratégique, était formé en partie de traverses de bois. En 1454, Nicolas V les remplaça par une voûte en pierre, et il commença la tour qui devait en commander le passage. Encore de nos jours, le *ponte Nomentano*, sur l'Anio, est surmonté d'un petit château fort marqué de l'écusson de Nicolas V; c'est par cette construction que devait être protégée la route de Rome aux monts de la Sabine. Le *ponte Lucano*, non loin de Tivoli, reçut des défenses analogues.

Le pape fit faire une inspection très détaillée de l'enceinte fortifiée de Rome. Toute la partie du nord et de l'est, depuis la porte du Peuple jusqu'à celle d'Ostie près du Tibre, fut réparée; quelques ouvrages avancés y furent même ajoutés. Sur la rive gauche, les dé-

fenses du Transtévère furent renforcées de nouveaux murs, jusqu'à la porte Septimiana et le borgo San Spirito; de distance en distance les murailles portent encore l'écusson de Nicolas V. Manetti remarque que, dans la partie qui s'étend du pont Saint-Ange à la porte appelée aujourd'hui Cavalligieri, Nicolas V n'ordonna aucun travail, soit qu'en cet endroit l'enceinte fût intacte, soit plutôt qu'il se proposât de la détruire et de la refaire entièrement, lorsque le Borgo serait réédifié selon son grand projet.

Le pont et le château Saint-Ange formaient la plus forte position de Rome; celui qui en était le maître, dominait à la fois la ville de la rive gauche et le faubourg pontifical de la rive droite, soit l'ensemble de la cité. Les partisans de l'indépendance communale l'avaient bien compris quand, aux XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, ils avaient tenté de s'en assurer la possession. Désireux d'asseoir à jamais la domination pontificale sur Rome, Nicolas V, à l'exemple de son prédécesseur, renforça cette sorte de Bastille romaine; le pont fut réparé, et une inscription, placée sur les piles, rappela que c'était par la munificence de Nicolas V. Pendant le jubilé de 1450, un grave accident, causé par la presse de la foule, avait fait périr sur ce pont de nombreux pèlerins; pour prévenir de semblables malheurs, le pape fit élargir le passage en supprimant toutes les boutiques qui longeaient les parapets et qu'il remplaça par des trottoirs; en mémoire des victimes, il érigea aux deux extrémités deux chapelles où l'on devait prier pour le repos de leurs âmes; c'étaient deux monuments circulaires, qui furent détruits, en 1527, sous Clément VII. Le château Saint-Ange fut remis en bon état; Nicolas V y agrandit la tour de Boniface VIII. Il aménagea l'intérieur du mausolée en chambres et en salles, afin que

le pape et la cour pussent, en cas de danger, trouver un asile sûr dans cette puissante citadelle.

En même temps qu'il veillait ainsi au bon ordre de Rome et de ses États, Nicolas V n'oubliait pas le bien-être de ses sujets et il prenait d'intelligentes mesures pour les placer dans les conditions d'une bonne hygiène. A Viterbe, il agrandissait et embellissait l'établissement thermal. Il y avait là des eaux efficaces « pour toutes les indispositions et maladies humaines », dit Manetti; mais les constructions destinées aux malades étaient « incommodes et nues ». Nicolas V les transforma si bien que, non seulement elles devinrent mieux appropriées aux besoins de ceux qui venaient y chercher la santé, mais qu'encore elles semblèrent « faites pour recevoir des princes ». A Rome, les habitants n'avaient plus ces eaux salubres et abondantes que les anciens avaient fait venir des montagnes voisines; les aqueducs avaient été détruits par les guerres, ou bien une longue négligence les avait laissés tomber en ruines. Depuis longtemps déjà, l'eau trouble du Tibre et celle des puits alimentaient seules la ville, causant souvent dans la population de funestes épidémies. Nicolas V voulut doter Rome d'une eau saine et il remit en activité les aqueducs des anciens Romains. Il commença par l'*Aqua Virgo*, qui fut entièrement restauré en 1453, comme nous le prouve l'inscription commémorative<sup>1</sup> placée sur l'aqueduc, et le mandat de paiement délivré, le 18 juin de la même année, à l'entrepreneur Pietro di Cholona. Au débouché de l'aqueduc à Rome, le pape fit élever une fontaine monumentale dont le dessin fut demandé à l'illustre

1. Cet aqueduc reçut cette inscription commémorative : NICOLAVS V. PON. MAX. POST. ILLVSTRATAM. INSIGNIBVS. MONVM. VET. COL. REST. 1453.



Alberti. Ce fut la fontaine de Trevi dont l'aspect devait être entièrement modifié, au XVIII<sup>e</sup> siècle, par Clément XII.

En développant des goûts nouveaux, la Renaissance changeait les conditions matérielles de l'existence. Aux ruelles étroites et sans lumière, hérissées de tours et de maisons fortifiées, elle voulait substituer des voies droites et larges, des places spacieuses; les résidences seigneuriales bardées de fer et percées d'étroites ouvertures, comme des citadelles, allaient être remplacées par de vastes palais, ouvrant au public leurs cours ombragées et leurs cloîtres, leurs belles salles de réception et leurs collections artistiques. Avec la centralisation du pouvoir et la ruine de la féodalité, les surprises des guerres civiles semblaient pour longtemps écartées et l'on croyait le moment venu de vivre en plein air et à la lumière. Pour cela, Nicolas V voulut « ouvrir à travers le dédale de la Ville Éternelle de nouvelles voies de communication, rectifier les anciennes, créer des quartiers modèles avec des places spacieuses, entourées de portiques et ornées de plantations, de fontaines, de cours d'eaux<sup>1</sup> ». Reprenant un ancien projet des papes du haut Moyen Age, il voulut réunir les basiliques patriarcales par des portiques qui, traversant la ville en sens différents, auraient permis aux habitants et aux pèlerins de la visiter à l'abri des intempéries et des ardeurs du soleil. Ainsi, sur plusieurs points furent entrepris d'importants travaux de voirie.

Le 23 février 1448, les *magistri viarum* recevaient les sommes nécessaires pour la rue de Saint-Pierre. En 1450<sup>2</sup>, l'entrepreneur lombard Beltramo di Martino

1. MÜNTZ, *Les Primitifs*, p. 375.

2. MÜNTZ, *Les Arts à la cour des papes*, p. 157.

construisait un grand mur entre le Tibre et la voie de Ripa; c'était sans doute un quai destiné à protéger cette rue contre les invasions du fleuve. Si nous en croyons Vasari<sup>1</sup>, le célèbre architecte Alberti aurait fait le devis d'un portique à colonnade qui s'élevait sur le pont Saint-Ange et, à travers le Borgo, s'étendait jusqu'à la basilique du Vatican. Gregorovius<sup>2</sup> n'a pas eu de peine à prouver que si ce dessin a été fait, il n'a pas été exécuté. Ce qui est certain toutefois, c'est qu'après la catastrophe de 1450, le pape fit élargir le pont Saint-Ange et étendre jusqu'à l'église Saint-Celse la place qui y donnait accès. Ces travaux se continuèrent, en 1454, dans la rue Saint-Celse<sup>3</sup>.

Les églises de Rome furent l'objet de toute la sollicitude de Nicolas V; car la restauration des stations était l'un des articles de son grand projet. Sans doute, depuis Martin V, un grand nombre d'entre elles avaient été réparées; mais il restait encore fort à faire à l'avènement de Nicolas V.

Lorsque, sous Eugène IV, Blondus<sup>4</sup> visita l'église de Saint-Étienne le Rond, elle était sans toit et cependant, ses colonnes de marbre et ses mosaïques prouvaient qu'elle avait été jadis l'un des sanctuaires les mieux ornés de Rome. Les travaux de réparation se poursuivirent, en 1453 et 1454, sous la direction du célèbre architecte Rossellino. L'on refit le toit et le pavement; les autels, les portes et les fenêtres reçurent une ornementation de marbre; enfin, maître Giovanni di Andrea posa des vitraux de sa composition. Le couvent contigu qui se trouvait aussi abandonné

1. VASARI, IV, 61.

2. *Storia della città di Roma*, VII, 746.

3. MANETTI ap. MURATORI, III, II, 924. — INFESSURA, *id.*, p. 158.

4. BLONDUS, *Roma instaurata*, I, ch. LXXX.